

**Denis Grozdanovitch**

**LA PUISSANCE DISCRÈTE  
DU HASARD**



**DENOËL**

Extrait de la publication



# La Puissance discrète du hasard

DU MÊME AUTEUR

*Petit Traité de désinvolture*, José Corti, 2002. Points Seuil, 2005.

*Rêveurs et nageurs*, José Corti, 2005. Points Seuil, 2007.

*Brefs Aperçus sur l'éternel féminin*,

Robert Laffont, 2006. Points Seuil, 2008.

*De l'art de prendre la balle au bond: Précis de mécanique gestuelle et spirituelle*, Jean-Claude Lattès, 2007, Points Seuil, 2009.

*La Faculté des choses*, Le Castor Astral, 2008.

*Le Petit Grozda, les merveilles oubliées du Littré*, Points Seuil, 2008.

*L'Art difficile de ne presque rien faire*, Denoël, 2009,

Folio Gallimard, 2010.

*Minuscules extases*, Nil, 2009.

*La Secrète Mélancolie des marionnettes*, L'Olivier, 2011.

*L'Exactitude des songes*, Le Rouergue, 2012.

Denis Grozdanovitch

La Puissance discrète  
du hasard

DENOËL



*Ce livre est dédié à mon fidèle compagnon  
d'écriture, le chat Ricardo, aux martins-  
pêcheurs robotatifs des bords de l'Yonne,  
ainsi qu'à tous les animaux intercesseurs.*





« Un moine interrogea Ts'ui wei sur la signification du zen.

— Attends qu'il n'y ait plus personne autour, alors je te le dirai.

Un peu plus tard, le moine, n'y tenant plus, s'approcha à nouveau de Ts'ui wei :

— Il n'y a plus personne, de grâce éclairez-moi.

Ts'ui wei le conduisit dans le bosquet de bambous et, une fois qu'ils y furent arrivés, ne dit rien. Comme le moine ne comprenait pas et insistait, Ts'ui wei enfin lui confia :

— Certains bambous sont grands, d'autres sont petits. »

Ts'UI WEI (IX<sup>e</sup> siècle),

*Recueil de la transmission de la lampe\**

\* Éditions Moundarren, 1997, Millemont, traduction de Cheng Wing fun et Hervé Collet.



## Les champignons cramoisis du Hampshire

« ... on dirait du logis d'un collectionneur que l'accumulation sans frein des trouvailles successives a expulsé peu à peu, sans drame et comme par un processus naturel, de son espace habitable : c'est moins un musée qu'une maison colonisée où les dépouilles du tableau de chasse se sont installées en squatters et, en fin de compte, ont obtenu droit de cité. En quoi il s'apparente aux seuls musées qui me touchent, qui sont des coquilles humaines expropriées, et qui sont presque tous fils à la fois de la cohabitation, du progrès rongeur d'une passion dévorante, et du hasard. »

Julien GRACQ

« Il n'y a rien de plus naturel que le hasard ni de plus constant que l'imprévu. L'ordre, en somme, est une entreprise antinaturelle. »

Paul VALÉRY

Tandis que j'étais assis au bord de la rivière à lire la biographie du poète Robert Browning par Chesterton (chaque détail, en apparence le plus falot, aura ici son importance),

de sorte que mon arrière-pensée était accaparée par la question de la survivance de l'esprit poétique à la surface d'une planète si prosaïque, j'entendis de menus remue-ménages dans mon dos et ma première pensée fut pour le chat Ricardo, venu sans doute, comme à son habitude, m'accompagner dans mon après-midi méditatif. Pourtant, me retournant, j'eus la surprise de voir un écureuil en train de sautiller parmi les brindilles et les feuilles mortes de l'avant-automne. Après que je l'eus observé sans bouger pendant quelques minutes, le hasard voulut que je me replace dans ma position initiale à la seconde même où un couple de martins-pêcheurs rasait la surface de la rivière à vitesse intersidérale. Cet étrange enchaînement d'apparitions animales (car je devais y inclure le fantôme du chat) me laissa longuement songeur. Lorsque je replongeai dans mon bouquin, je lus ceci :

Si quelqu'un était venu trouver Browning et lui avait demandé avec toute la solennité d'un excentrique : « Pensez-vous que la vie vaille la peine d'être vécue ? » il est intéressant de chercher à se représenter ce que sa réponse aurait pu être. S'il s'était trouvé, à ce moment, sous l'influence du déisme rationaliste et orthodoxe des théologiens, il aurait dit : « L'existence est justifiée par son dessein manifeste, son adaptation manifeste de moyens et de buts. » Ou en d'autres termes : « L'existence est justifiée par sa plénitude. » Si, au contraire, il s'était trouvé sous l'influence de ses propres et graves théories intellectuelles, il aurait dit : « L'existence est justifiée par son imperfection. » Mais s'il n'avait pas été influencé dans sa réponse, soit par des idées acceptées, soit par ses propres opinions,

il aurait simplement répondu à la question «La vie vaut-elle la peine d'être vécue?» par la réponse réelle, vitale, qui se trouvait dans son âme même, il aurait pu dire: «Champignons cramoisis du Hampshire!»

Une image franche et vive de cette sorte, restée dans son esprit, exprime le véritable verdict sur ce que l'univers signifiait pour lui. Son mysticisme n'était pas du type niais et verbeux qui voit dans une fleur le symbole de la vie; il était plutôt de ce type profond et éternel qui croit que la vie, pure abstraction, est symbolique de la fleur.

Il y avait manifestement là non point, pour le coup, «une adaptation de moyens et de buts théologiques», mais une insistante «série» qui me confondait. En vérité, cette succession avait été si rapide qu'on eût dit que non seulement la pensée primordiale concernant le chat avait enclenché le deuxième mini-événement, lequel avait enclenché le troisième, mais encore que les trois premiers n'étaient survenus que pour annoncer le quatrième: le passage du livre que je m'apprêtais à parcourir. Et rien, par la suite, ne pourrait faire que dans ma mémoire ces quatre occurrences — le fantôme du chat, l'écureuil, les martins-pêcheurs et les champignons cramoisis du Hampshire — ne demeurent associées de façon presque logique. Une très mystérieuse clause dans l'ordonnancement des choses avait présidé à cet enchaînement — une sorte de simultanéité brouillant la loi de cause à effet. De nombreux et fins romanciers avaient repéré cet aspect du réel et l'avaient habilement restitué dans le déroulement de leurs intrigues. Ainsi, à un moment donné, au cours de son traditionnel voyage d'apprentissage vers l'Italie, Andréas,

le protagoniste du petit roman éponyme de Hugo Von Hofmannsthal, fait halte dans une auberge du bord de la route. Or, entrant dans les écuries pour y soigner son cheval, lui apparaissent au même instant une hirondelle qui file à travers l'espace et le gracieux visage d'une fille dont il tombe éperdument amoureux. Tout l'art de l'auteur autrichien est de nous rappeler ici à quel point les événements majeurs de nos existences se produisent la plupart du temps — si nous savons y rester attentifs — en corrélation avec d'autres, apparemment mineurs, qui les annoncent, les accompagnent ou les soulignent discrètement, à la façon de ce que j'aimerais nommer *les mystérieuses conjonctions du hasard*.

\*

Je ne prétends à nulle autre méthode, dans les pages qui vont suivre, que celle de me laisser guider par le jeu souverain des associations mentales et des rencontres objectives fortuites (si tant est qu'il soit toujours aisé de les distinguer), lesquelles ne manqueront pas de survenir à mesure que le texte cheminera — plus ou moins à l'aveuglette — vers le but exaltant que mon imagination entrevoit. Car il existe, selon moi, une précision de l'indéterminé plus riche que le méticuleux pointage des détails et que j'aimerais désigner comme la précieuse « exactitude des songes ».

Chacun d'entre nous a pu constater, je crois, que le jeu des connexions hasardeuses, le concours des mystérieuses conjonctions — si toutefois l'on ose s'y abandonner —, nous mène plus sûrement au but que les plans de recherche

minutieusement cartographiés. C'est du moins ce que, pour ma part, j'ai toujours vérifié au fil du temps, ayant fini par découvrir qu'une certaine nonchalance attentive (très comparable à celle des chats) permettait aux circonstances favorables de s'enchaîner de manière à la fois magique et ludique. Il est d'ailleurs utile de remarquer que les natures apparemment indolentes, et qui renâclent aux tâches ardues du travail réputé sérieux, se révèlent en général frénétiques au cours du jeu et même d'une vivacité et d'une efficacité redoutables dans leurs moindres gestes ; pour la simple raison que leur est alors fourni un motif *réellement convaincant* de se dépenser, plutôt que de se livrer à cet activisme débridé et stérile que notre époque valorise comme une sorte de salut de l'âme\*.

Qu'on ne cherche donc pas dans le texte qui va suivre une suite savamment agencée et s'articulant avec une belle perfection logique jusqu'à la finalité d'une démonstration exhaustive. Il faut plutôt y voir, à l'instar de la citation de Gracq, un joyeux bric-à-brac, un entassement successif de trouvailles hasardeuses et hétéroclites dont — j'ose du moins l'espérer — la proximité, la juxtaposition synchrone, fera sourdre d'« immanentes épiphanies profanes ».

Un autre saint patron de mon imaginaire littéraire, W.G. Sebald, a parfaitement circonscrit cette méthode de recherche hasardeuse. Répondant, au cours d'une interview,

\* « En outre, mon vieil ami, cet agréable "compagnon", trouve mon attitude anormale qui consiste à ramper comme un infirme dans les parages de la paume jusqu'au moment où je prends possession de la raquette et me mets à courir comme un démon. C'est alors que j'ai une raison de me dépenser. » William Hazlitt, *Adieu à la rédaction d'essais*.

à une question sur les associations mentales inconscientes qui le mènent au cours de son travail d'écriture, il répond :

Personnellement, je n'ai jamais aimé faire les choses de façon systématique. Pas même ma recherche pour le doctorat qui n'a jamais été conduite dans le respect des critères de rigueur attendus ; je me suis toujours laissé guider par le hasard. Et plus j'avancais, plus j'avais le sentiment qu'en réalité c'est la seule façon de trouver quoi que ce soit ; je dirais que c'est un peu comme un chien qui court dans un champ. Regardez un chien qui obéit à son flair, la façon dont il traverse un bout de terrain est absolument imprévisible. Mais invariablement, il trouve ce qu'il cherche. Je crois que, comme j'ai toujours eu des chiens, ce sont eux qui m'ont appris à fonctionner de cette façon\*.

Or, puisqu'il est question de la façon de chercher propre à chacun et que je me sens, comme on le voit, un peu obligé de justifier l'aspect erratique et désordonné de la mienne, je tiens à rappeler, me glissant furtivement dans l'ombre d'un maître prestigieux, qu'à peu près quatre siècles plus tôt, Robert Burton, dans l'introduction de sa célèbre *Anatomie de la mélancolie* (publiée une première fois en 1621), revendiquait déjà une démarche assez semblable :

Bien que ma profession soit la théologie, j'ai toujours été emporté par « le tourbillon de mon génie », pour emprunter à J.C. Scaliger, et, du fait d'un jugement impatient, d'un esprit inconstant et volage, j'ai désiré toucher

\* Entretien de W.G. Sebald avec Joseph Cuomo, dans *L'Archéologue de la mémoire*, Actes Sud, 2009, p. 94 et 95.



à tout (car je savais que je ne pouvais avoir plus qu'un talent superficiel dans chaque domaine), à savoir « quelque chose dans tout, mais peu dans un domaine particulier », ce qui est le conseil de Platon, lequel est approuvé par Lipse qui le développe encore davantage, « car il faudrait convaincre tous les esprits curieux qu'il ne faut pas être esclave d'une seule science ou ne traiter qu'un seul sujet comme le font la plupart des gens, mais papillonner un peu partout, garçon aux cent talents, avoir une rame dans toutes les barques, goûter à tous les plats et boire à toutes les coupes », ce qui, nous dit Montaigne, fut pratiqué avec succès par son érudit compatriote Adrian Turnèbe et par Aristote. Cette humeur vagabonde, je l'ai toujours eue (quoique avec moins de succès), et comme un épagneul capricieux qui abandonne sa proie pour aboyer à chaque oiseau qu'il aperçoit, j'ai tout poursuivi à l'exception de ce que j'aurais dû étudier\*...

Ce passage me ravit non seulement par la liberté d'esprit qu'il manifeste (surtout venant d'un ecclésiastique du xvii<sup>e</sup> siècle), mais encore par l'évocation du papillonnage et — coïncidence tout à fait bienvenue ici — de l'erratique investigation canine déjà mentionnée par Sebald. Il est vrai, à bien y songer, qu'une telle recherche au sein de notre paysage intérieur ressemble à une partie de chasse solitaire où, devancés par le chien fureteur de notre insatiable curiosité, nos pas lèvent depuis les taillis, les marécages et les clairières, le gibier des fantasmes et des visions

\* Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, « Au lecteur », José Corti, 2000, p. 19, traduit par Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux. Tout ce qui apparaît entre guillemets correspond aux citations des auteurs qu'il a cités auparavant.

les plus étranges — aussi bigarrés, en somme, que la faune ou la flore. Quand une belle idée prend son vol droit vers le ciel ou qu'un fantôme subtil s'enfuit à ras de terre pour réintégrer les fourrés impénétrables de l'inconscient, c'est alors qu'il faut avoir le réflexe de ne pas manquer sa cible et fixer définitivement la proie de nos songes au sein de notre mémoire. Sinon, adieu lièvres rapides des pensées fortuites, bécasses zigzagantes de l'intuition ! Ils se seront enfuis pour toujours et jamais ne se représenteront à notre regard intérieur. Ils auront eu trop peur ! Car demeurer immobilisés et éventuellement anéantis par l'esprit d'analyse est leur plus grande terreur. Mais nous, bien sûr, prédateurs de la « ratio » insatiable, il nous faut jouer notre rôle impartial : débusquer les visions, les immobiliser par la pensée pour ensuite les examiner et, le cas échéant, les disséquer tout à loisir, dans le fol espoir — tenace en dépit de notre répugnance à procéder à un tel dépeçage — de tirer quelque enseignement de leurs dépouilles inanimées...

(En l'occurrence, mon fusil mental est un petit carnet noir à deux coups : une page pour la notation immédiate, une autre pour le développement ultérieur.)

Malgré tout, les doux rêveurs qui, comme moi, sont rebutés par la chasse véritable et qui, sans doute — du moins s'il faut en croire un adepte intelligent tel que Tourgueniev —, ignorent quel profond jeu de vie et de mort, quel délicieux rapport érotique relie le chasseur à sa proie (que la cruauté de la quête amoureuse laisse parfois entrevoir), objecteront qu'il est possible d'appivoiser les animaux des songes. Cependant, aussi longtemps que la comparaison demeurera permise et que les êtres surgis des

sylves profondes de l'inconscient ressembleront aux bêtes des forêts, chacun continuera de vérifier combien sont méfiantes, versatiles et promptes à la fuite ces créatures des bois et des taillis dont le royaume s'étend derrière nos fronts. Or si les plus rares et souvent les plus fascinantes de ces créatures — trop sauvages, trop fières et légitimement craintives — ne se laissent pas facilement approcher, il est sans doute plus aisé d'entretenir un commerce amical avec celles qui gîtent aux lisières de la conscience, mais nous pouvons aussi mesurer à quelle vitesse ce commerce finit par dénaturer et abâtardir l'altérité qui nous fascinait chez elles.

Les zoos, les universités, les académies en sont la triste preuve.

Cependant, le vrai chasseur de fantômes, prenant son courage à deux mains et au mépris des terribles révélations qui l'y attendent peut-être, n'hésitera pas à s'enfoncer au plus profond de sa propre sauvagerie intime...

Puisque, dès lors qu'on commence à accumuler les éléments, comme dans le logis du collectionneur évoqué plus haut, ceux-ci paraissent s'assembler d'eux-mêmes comme sous l'effet d'une attirance magnétique, je ne puis éviter de citer ici la splendide profession de foi de Michel Foucault qui représente à elle seule, je crois, l'hymne secret de tous les « scholars » studieux reclus au fond des bibliothèques et fournit également au passage une certaine justification à l'accumulation scrupuleuse, dans le texte qui suit, des notes en bas de page — si peu prisées par les lecteurs pressés mais qui font le délice des « fiévreux paresseux » dans mon genre :

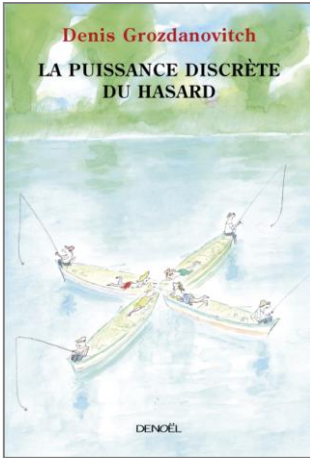
Que le travail que je vous ai présenté ait eu cette allure à la fois fragmentaire, répétitive et discontinue, cela correspondrait bien à quelque chose qu'on pourrait appeler une « paresse fiévreuse », celle qui affecte caractériellement les amoureux des bibliothèques, des documents, des références, des écritures poussiéreuses, des textes qui ne sont jamais lus, des livres qui, à peine imprimés, sont refermés et dorment sur des rayons dont ils ne sont tirés que quelques siècles plus tard. Tout cela conviendrait bien à l'inertie affairée de ceux qui professent un savoir pour rien, une sorte de savoir somptuaire, une richesse de parvenu dont les signes extérieurs, vous le savez bien, sont disposés en bas des pages. Cela conviendrait à tous ceux qui se sentent solidaires d'une des sociétés secrètes les plus anciennes, les plus caractéristiques aussi de l'Occident, une de ces sociétés secrètes étrangement indestructibles... Je veux parler de la grande, tendre et chaleureuse franc-maçonnerie de l'érudition inutile\*.

## Mystérieuses conjonctions

Nous étions rassemblés devant le columbarium du Père-Lachaise, un peu désemparés par l'absence de cérémonie qui avait accompagné la crémation du corps de notre vieil

\* J'ai noté ce passage emblématique dans un de mes carnets, sans en prendre la référence. Je compte donc sur la propre « paresse fiévreuse » du lecteur bienveillant pour en retrouver l'indication exacte.

L'effet placebo est-il un mythe ?	237
Je ne puis douter que je doute, donc je suis !	249
Le vertige du mille-pattes	257
« Il ne faut pas généraliser ! » est encore une généralisation...	274
La science se serait-elle fourvoyée ?	280
Cette obscure clarté...	283
Une précision subversive	286
Un contact amical avec l'immense complexité du monde	302



# La Puissance discrète du hasard

## Denis Grozdanovitch

Cette édition électronique du livre  
*La Puissance discrète du hasard* de Denis Grozdanovitch  
a été réalisée le 09 septembre 2013  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207113349 - Numéro d'édition : 255651).

Code Sodis : N52927 - ISBN : 9782207113363

Numéro d'édition : 243706.